

n° 635 – mars 2019

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

SOUS LA DIRECTION DE
MICHEL CRÉPU

nrf

GALLIMARD

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

n° 635 – mars 2019

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

SOUS LA DIRECTION DE
MICHEL CRÉPU

nrf

GALLIMARD

ÉDITORIAL

Savoir voir venir

Du temps où Michel Houellebecq démarrait sa carrière d'écrivain prophète, il mettait beaucoup de soin à fumer des cigarettes, dont chaque volute valait un aphorisme de Schopenhauer. Vingt ans plus tard, on a pu constater que l'univers houellebecquien n'avait pas changé. On y croissait toujours de ces énarques dépressifs faisant étroitement corps avec leur détresse. On n'y glisserait pas une feuille de soie. Plus besoin d'interviews ni de pose néoromantique, ni de portraits pour entrer plus avant dans la connaissance de l'œuvre. Le roman avance dans une lenteur majestueuse de Rolls Royce, impitoyablement sûr de son fait. *Sérotonine* sonne l'apothéose du réalisme social métaphysique, toutes écrouilles vissées, l'acte sexuel y figurant comme la salle des machines, aussi peu concernée que le remplissage d'une feuille d'impôts, mais à fond. Il n'y a rien à opposer à cela : ainsi parle l'esprit du temps.

C'est le moment où jamais de lire Alexandre Postel, répondant ici dans la *NRF* aux pertinentes questions de Renaud Pasquier. L'élégance, la discrétion, un nappé d'insolence en eaux profondes animent l'œuvre de ce jeune homme avec qui il va falloir compter de plus en plus. Romancier d'abord, moraliste ensuite ? Ou bien les deux dans l'autre sens ? Titres à la banalité trompeuse : *L'ascendant*, *Un homme effacé*, *Les deux pigeons*. On y croise de grandes

ombres tutélaires, La Fontaine ou Flaubert, d'autres encore, tels Perec, Nabokov, peu importe d'en dresser la nomenclature. Ce qui compte ici, ce n'est pas de « renvoyer à » ni de démonter un mécanisme social en mobilisant la grosse troupe, mais de mettre en lumière ce que Postel appelle lui-même « certaines déclivités intérieures ». Nous voici dans la région étrange d'un « fantastique moral », association surprenante à laquelle Postel ajoute un goût certain pour ce qu'il appelle le « porte-à-faux ». Un faux mouvement, comme disait naguère Peter Handke, qui met soudain en présence d'une réalité que les filets industriels de la sociologie laissent filer, trop pressés, manquant de la patience fondamentale. Patience du roman.

Il y aurait donc encore des choses à découvrir concernant les agissements de l'espèce humaine ? C'est la grande nouvelle. La partie qui reste à jouer réclame de la finesse, de la modestie, de l'acuité. L'auteur n'a pas éprouvé le besoin de modifier la composition de l'équipe. C'est la manière de faire circuler le ballon qui diffère. Un air qu'on respire, que les gardes-chiourmes du récit ne permettaient pas de goûter. Ni la camisole philosophique, ni l'étouffoir sociologique (que Perec a porté au sommet avec *Les choses*) : autre chose qui n'est pas sans pencher du côté anglais d'un Barnes, lui-même petit-neveu des grandes nouvelles d'un Henry James. L'amatteur de faits divers qu'est Postel y reconnaît peut-être un principe de surprise, le fameux porte-à-faux évoqué plus haut. Soudain l'abîme, les oiseaux pépiaient dans l'avenue, rien n'est plus comme avant, la planète Terre poursuit sa rotation. À l'auteur d'orchestrer cela sans toucher à rien. On s'en remet au réel pour la science des rencontres imprévues, ces bombes incontrôlables qui explosent en silence et finissent en roman. Postel cite Stendhal : « J'écris des romans comme on fume un cigare, pour passer le temps. » La manière houellebecquienne de fumer le cigare n'avait pas cette nonchalance postélienne. Elle *posait*, voilà tout, tandis

que Postel se tient légèrement à l'écart, la fumée du cigare servant de protection.

Les *famous* années trente sont également au sommaire de cette nouvelle *NRF*. Dans le langage subliminal de la machine médiatique, « années trente » veut dire : aveuglement. C'est la séquence historique que personne n'a vue venir, même Stefan Zweig, pourtant reconnu par les experts. Le prélude à la Shoah pendant qu'on applaudissait Maurice Chevalier aux Folies-Bergère. Billy Wilder, le cinéaste, avait résumé la formule au maximum : les optimistes de 1930 ont fini à Auschwitz, les pessimistes à Hollywood. Au relu, cela incite à la prudence quant à notre calendrier. Que nous dit ce miroir si trompeur à force d'être juste ? Si juste à force d'illusion d'optique ? Qui est le Hitler de la circonstance ? Où sont les grands écrivains capables de faire jeu égal ? Le Gide du moment ? Les événements récents ont poussé les feux. Un ministre a voulu reconnaître dans le jaune du gilet le brun de la chemise. Scruter le mécanisme qui a conduit au pire, en tirer des conclusions, tester le jeu des analogies : c'est ce qu'ont tenté ici pour nous Gwenaëlle Aubry, Philippe Le Guillou, Gilles Kepel, Jacques Drillon, Marc Porée. Aucun de ces auteurs ne parle de cette période des années trente en ligne directe. Seul Philippe Le Guillou a bu le thé dans « le salon presbytéral de Saint-Florent » servi par l'auteur du *Rivage des Syrtes*, mort sur le bord de Loire à quatre-vingt-dix-sept ans. Julien Gracq voyait les choses de très loin, comme d'un immense crépuscule ne se prêtant pas au cotillon des Grands Boulevards. Il n'avait pas de goût pour les envolées idéologiques auxquelles Michel Déon et Michel Morht ne furent pas insensibles, à la droite de l'échiquier, et que Le Guillou eut le temps de connaître par les voies de l'amitié. Le regret d'être arrivé trop tard pour prendre un verre avec Malraux ou Drieu la Rochelle recoupe les leçons d'une histoire littéraire et intellectuelle qui fut aussi largement celle de la *NRF*. Tout cela s'effectue désor-

mais à distance, dans un mélange de mélancolie et de culpabilité morose. Le Guillou le dit d'emblée, il n'a pas le virus de la comparaison d'époque à époque. La nôtre a des points communs avec la génération qui a eu vingt ans sous Hitler et en même temps rien à voir. Follement « à côté de ses pompes », follement prophétique. Il n'y a pas à sortir de là, sauf à passer par des découpages a posteriori qui n'arrangent que les menteurs – nombreux, il est vrai. On se souviendra ici de la réponse de Malraux à de Gaulle lui demandant ses impressions au sortir des journées de la Libération : « le mensonge ». Tout était dit selon les lois du correct-incorrec que Jacques Drillon épluche, pas non plus sans nostalgie pour une époque (mais a-t-elle jamais existé ?) où l'on pouvait tenir un discours sans en payer aussitôt la facture idéologique. À lire Drillon nous n'aurions guère progressé en liberté intellectuelle. Comment vit-on les événements que l'on vit ? On en a un exemple étonnant dans ce numéro grâce à l'historien Christian Chevandier racontant comment Albert Camus a précisément vécu les journées d'août 44 de la libération de Paris, alors même qu'il dirigeait le journal *Combat*. Journées inoubliables dont l'auteur de *La peste* avait gardé le souvenir du « plus pur désintéressement » tout en restant discret sur le sujet. Les derniers événements menés par les Gilets jaunes à travers les rues de Paris donnent rétrospectivement à l'enquête de Christian Chevandier la couleur que l'on reconnaît au mémorable, à l'événement lui-même. Et cette couleur n'est pas si simple à saisir, on le voit bien.

De là, le bond étourdissant, dans le retour sur soi, effectué par la génération 68 qu'évoque Gwenaëlle Aubry sans y avoir appartenu. Avoir vingt ans avec Sartre à la Sorbonne, ce n'est pas la même chose que les avoir eus avec Soljenit-syne. D'un côté on monte, de l'autre on descend : dans le meilleur des cas, on se salue à mi-parcours. Aron raccompagnant Sartre sur le perron de l'Élysée est l'image cardinale de ce moment symbolique. Gwenaëlle Aubry a compris

qu'elle venait après ces fausses retrouvailles, comme on se retrouverait à la fin d'un banquet qui a mal tourné, trop de morts, trop de mots meurtriers. Le xx^e siècle n'a rien laissé en héritage, sinon la conscience d'un improbable « jamais plus » dont chacun sait bien qu'il lui suffit d'être invoqué pour être aussitôt démenti. On a cru, relève Aubry, que l'histoire s'achevait dans l'écroulement du Mur. Il n'en est rien et tout se passe comme si les restes toxiques de cette tragédie poursuivaient leur trajectoire, en « ultrasons ». S'il y a un effet miroir des années trente, c'est là, dans cette répétition mortifère de leitmotivs à quoi Gwenaëlle Aubry oppose la langue singulière de la littérature. La séquence historique obsédante des années trente joue ici comme un aveu d'impuissance, l'incapacité à traverser son temps. Mais n'était-ce pas précisément le cas, déjà, au temps des *vraies* années trente, alors même que Stefan Zweig voyait dans les premiers succès électoraux des nazis rien d'autre qu'un phénomène de jeunesse « ruant dans les brancards » ? Stefan Zweig, semoncé par Klaus Mann, plus avisé que lui, quoique plus jeune, évoluera, comme l'on sait, jusqu'au drame final de son suicide. Restait seul en piste l'extraordinaire *Tournant* de Klaus Mann, ouvrage capital pour la compréhension de cette époque, certainement le plus lucide, le plus bouleversant, demeurant encore aujourd'hui le véritable testament d'une certaine fin de l'Europe, pour le coup notre vrai miroir. Raison de plus, à l'heure du Brexit suicidaire, pour retrouver la génération poétique britannique de ce temps-là, celle que nous présente Marc Porée, en compagnie de W. H. Auden et Louis MacNeice. Ces deux numéros ne sont pas des plus connus du public français, traduits très incomplètement. Ils apportent dans le paysage des *thirties* un ton décalé, faussement léger, qui n'existe que dans le cloître d'Oxford. Perdu à jamais ? On ne saurait le croire. Et puis la bibliothèque d'Oxford laisse du champ aux amateurs de géopolitique qui, tel Gilles Kepel, s'entendent avec un soin chirurgical à lire le Moyen-Orient d'aujourd'hui avec

les lunettes qui servaient déjà au sortir de la Grande Guerre. La géopolitique et la poésie échangent des renseignements depuis le temps que des écrivains – Morand, Perse parmi d'autres –, sont passés par le Quai d'Orsay. M. Kepel n'aspire sans doute pas à de telles fonctions, mais sa minutie de décrypteur ne détonne pas tant que cela. Après tout, le téléphone de John Le Carré est à portée de main.

Alors on dit : « Mais où est passé le milieu littéraire ? » À Rio, à Los Angeles, à New York, on demande : « Y a-t-il encore une scène littéraire à Paris ? » Il était plus aisé de répondre à une telle question au temps d'avant les réseaux sociaux qui ont tout dévoré. Est-ce si urgent d'y répondre ? Des livres sont là, non résumables à un quelconque logiciel, singuliers comme on l'était peut-être vers 1927, déjà dans le temps de l'après-*Recherche*... De quel « après » provenons-nous en 2019 ? De quelle poussière d'or des ateliers d'orfèvre d'autrefois qu'évoque Michel Jullien, comme au retour d'une expédition dans les bas-fonds du XIX^e siècle ? Marie Nimier concentre l'objectif sur les infinitésimaux de la conversation familiale, ces bribes insondables que Nathalie Sarraute s'amusait déjà à retisser selon d'autres motifs. Le jeune Boris Bergmann paraît plutôt de l'espèce baroque du *joyeux drille* comme on en voit dans le monde pictural goyesque ou du Nord à la manière de Pieter Bruegel. Francesco Rapazzini brosse ses portraits de femmes à la manière vivace d'un caricaturiste jetant ses feuilles l'une après l'autre ; Isabelle Mayault joue avec simplicité et justesse du monologue théâtral pour évoquer les premiers moments pluvieux d'une ancienne gloire du cinéma égyptien à Paris. Et quel temps enfui Cyril Roger-Lacan scrute-t-il en considérant la photographie tristement célèbre du cadavre d'Aldo Moro jeté dans un coffre de voiture ? Il serait bien vain de chercher ici un ton d'unité à cet éclectisme sans partition. Sinon en invoquant, comme l'écrit Christophe Langlois, la figure bien oubliée de l'hindou Tagore, qui fascinait Gide

par la beauté de ses poèmes spirituels. À les relire aujourd'hui, ces textes semblent d'une étrange contemporanéité, comme si le répertoire poétique résistait mieux aux effets sépia de l'histoire littéraire. Christophe Langlois nous fait entendre à nouveau une voix qui fut célèbre et qui ne l'est plus. Tout recommence...

Michel Crépu

TABLE DES MATIÈRES

Éditorial

MICHEL CRÉPU, <i>Savoir voir venir</i>	5
--	---

L'effet miroir des années trente

PHILIPPE LE GUILLOU, <i>La comparaison impossible</i>	15
JACQUES DRILLON, <i>Hélas</i>	21
GILLES KEPPEL, <i>2019 au regard de 1919 : stratégies pour l'après-guerre</i>	25
GWENAËLLE AUBRY, <i>Ultrasons</i>	32

Entretien

ALEXANDRE POSTEL ET RENAUD PASQUIER, « <i>Écrire comme on fume un cigare...</i> »	41
---	----

La littérature aujourd'hui

MARIE NIMIER, <i>Willy</i>	55
BORIS BERGMANN, <i>Toute la terre dansera</i>	61
FRANCESCO RAPAZZINI, <i>Une perruque avec des boucles noires et Sabine</i>	64
CYRIL ROGER-LACAN, <i>Une image. Aldo Moro – via Caetani, 9 mai 1978</i>	73
MICHEL JULLIEN, <i>Ceux des cendres</i>	80
ISABELLE MAYAULT, <i>Un soir en ville dans une ville du Nord</i>	90

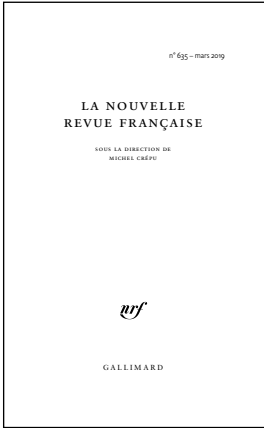
TABLE DES MATIÈRES

La forme et le fond

MARC PORÉE, <i>Avoir trente ans dans les années trente :</i> <i>W. H. Auden et Louis MacNeice</i>	99
CHRISTOPHE LANGLOIS, <i>Les dons simples de Tagore</i>	105
ERYCK DE RUBERCY, <i>La mémoire du bombardement de la</i> <i>cathédrale de Reims. Sur La cathédrale incendiée,</i> de Thomas W. Gaechtgens	114
CHRISTIAN CHEVANDIER, <i>Camus et la Libération : se taire sur</i> <i>ce que l'on a vécu</i>	117

Notes de lecture

MICHÉA JACOBI, <i>Jouir. Vingt-six vies consacrées à cet art,</i> par G. Lécivain	131
CLÉMENTINE BEAUVAIS, <i>Brexit Romance,</i> par G. Flament	132
JACQUES VACHÉ, <i>Lettres de guerre, 1914-1918,</i> par B. Bergmann	134
MONA OZOUF, <i>L'autre George. À la rencontre de George Eliot,</i> par M. Crépu	136
ISABELLE MAYAULT, <i>Une longue nuit mexicaine,</i> par G. Flament	137



Michel Crépu

Savoir voir venir

Cette édition électronique a été réalisée le 21 février 2019
par les Éditions Gallimard.

Elle est extraite de *La N. R. F. n° 635 (mars 2019)*
(ISBN : 9782072845314 - Numéro d'édition : 349227).

Code Sodis : R01376 - ISBN : 9782072856204.

Numéro d'édition : 355552.